

LES BALS D'ENFANTS.

Je causais un jour avec une mère qui sait penser, mais qui, de plus, sait aimer et prier.

« Connaissez-vous, lui disais-je, quelque chose de plus gracieux qu'un bal d'enfants ? J'entends un bal dans toutes les règles, un bal paré et costumé avec tout le luxe de la fantaisie contemporaine. Quel entraînement dans cette foule éclatante et parfumée sur laquelle le lustre brille comme le soleil sur un champ de fleurs ! Comme tous ces petits pieds s'agitent dans leurs souliers de satin ! Surtout quels formidables assauts tous ces figurants de la valse et du quadrille livrent au buffet où s'étaisent les glaces, les gâteaux dorés, les fruits confits et les bâtons de sucre d'orge !

« Certes, je suis peu partisan de toutes les réunions mondaines, et surtout de ces grands bals travestis où l'on voit des hommes d'âge, des mères de famille déjà sur le retour, secouer les guenilles dorées de la mascarade ; où le vice,—et, à son défaut, un immense ennui,—se cache sous le velours des masques ; où les sept péchés capitaux courrent, comme des reptiles, à travers les banquettes et sous les pas des danseurs. Dans les bals d'enfants, rien de semblable. Leur naturel charmant, leur franche gaieté, l'innocence de leur esprit, la pureté de leur cœur, se révèlent dans tous leurs mouvements et au milieu de leurs plus bruyants ébats. Avec eux, le bal conserve tous ses charmes et il perd tous ses dangers. Aussi j'avoue ne pouvoir partager l'opinion de ces censeurs moroses qui voudraient momifier l'enfance et la jeunesse, qui lui refusent toute satisfaction et tout plaisir, qui lui interdisent la danse à l'égal d'une œuvre d'enfer, comme si elle n'avait pas pour elle les autorités les plus compétentes, depuis le roi David jusqu'au saint évêque de Genève ! »

J'étais lancé à fond de train et j'aurais sans doute continué longtemps mes variations sur ce thème, si un regard de celle à qui j'avais l'honneur de m'adresser ne m'avait fait comprendre qu'elle ne partageait en rien ma manière de voir sur les bals d'enfants. Evidemment je faisais fausse route. Je m'arrêtai.

« Vous pouvez en croire mon expérience de mère, me dit-elle, les bals d'enfants sont une mauvaise école quand on ne sait pas les renfermer dans les limites prudentes d'une honnête et joyeuse simplicité. Tout le monde se plaint des progrès du luxe, de l'orgueil individuel et de la coquetterie ; eh bien, les bals d'enfants n'ont pas peu contribué, pour leur part, à développer tous ces penchants. C'est à qui, dans ces réunions, sera assaut de vanité ; c'est à qui déployera la plus grande richesse dans les costumes pour lesquels la faiblesse d'une mère dépense souvent des sommes qui viendraient en aide à bien des familles indigentes. Combien de vols faits au nécessaire du pauvre pour décorer ce superflu ! Vous vous êtes arrêté à l'extérieur de ces bals qui vous séduisent ; si vous aviez pénétré d'un regard plus profond dans cette foule enfantine, laissez-moi le dire, vous eussiez trouvé chez elle une partie des passions qui agitent les hommes ; vous eussiez vu la haine, la vanité, les rivalités jalouses, obscurcir ces jeunes fronts, qui vous ont paru, au premier coup d'œil, si sereins et si purs.

« Il y a plus : on a vu quelquefois, sous l'influence de ces réunions, des sentiments d'une nature bien autrement délicate troubler prématurément ces jeunes âmes. Je connais une petite fille à peine âgée de dix ans, qui sortait un jour triste et inquiète d'un bal où l'on avait admiré la désinvolture cavalière du jeune Gaston, enfant terrible de onze ans qui, d'une voix unanime, avait été proclamé le héros de la fête. Interrogée par une de ses amies, d'un âge aussi respectable, elle finit par lui

avouer que, depuis le dernier bal elle avait fait son choix, et que décidément elle voulait avoir Gaston pour mari.

— Eh bien, lui répondit sa compagne, rien de plus facile : toi, tu es riche, tu as des espérances, comme disait ma mère l'autre jour : un tel mariage réunit à la fois les convenances et la sympathie. C'est parfait ! Je me charge d'arranger ton affaire.

« Et voilà nos deux péronnelles que l'école réclame, que les gammes attendent, et qui savent à peine les premières leçons de leur catéchisme, lancées à la poursuite d'une intrigue matrimoniale ! Nos grand'mères riaient avec raison de ces jeux d'enfant, même quand la petite femme et le petit mari prenaient leur rôle au sérieux. Autre temps, autres mœurs ! Croyez bien qu'aujourd'hui de semblables comédies, outre leur profond ridicule, ne sont pas sans danger, surtout dans une société où l'on grandit si vite, où il n'y a plus d'enfants.

Assurément je ne veux rien exagérer, et je suis la première à regretter la joie simple et pure de ces bals domestiques qui réunissaient les enfants du manoir, l'été, sur la pelouse, l'hiver, dans la grand'salle, au feu vacillant du foyer, où l'on dansait, en cotillon simple et en souliers plats, au son des joyeux refrains qui valaient mieux que les quadrilles. Ce que je blâme, c'est la surexcitation de la vanité et de la coquetterie, c'est la recherche des toilettes, c'est le développement excessif du luxe. Au surplus, je ne suis pas seule de mon avis, et si vous voulez savoir ce que pense sur un semblable sujet un homme dont le nom est une autorité, lisez le traité de l'*Education* de monseigneur Dupanloup.

Ainsi parla ma noble interlocutrice, et j'avoue qu'il me fut impossible de lui rien répondre, car elle n'est pas le moins du monde acariâtre. Si elle est sévère pour elle-même, elle est bonne et compatissante pour les autres.

Rentré chez moi, je n'eus rien de plus pressé que d'ouvrir le second volume de l'évêque d'Orléans, et j'y lus ce qui suit dans le chapitre sur la *Pureté des mœurs* :

« Je sais que, pour adoucir l'autorité de leur éducation, on a imaginé les bals d'enfants : faut-il dire ici pleinement ma pensée ?... Ce sera, du moins, mon dernier mot. Oui, il est vrai, les bals d'enfants sont une des consolations et des joies de l'éducation privée. Mais, pour moi, je dois l'avouer, ils ne me consolent pas et me rassurent encore moins ! je l'ai déclaré souvent, je n'aime pas qu'on arrache un enfant à sa mère et qu'on le livre avant le temps à l'éducation publique ! Mais, si les bals d'enfants continuent, je serai condamné moi-même à demander que l'éducation publique commence plus tôt. Sérieusement, quand se décidera-t-on à respecter les âmes immortelles et à renoncer à toutes les indignités par lesquelles on les profane ? »

Que les lecteurs du *Journal du Dimanche* décident maintenant entre de tels avis et le mien ! Quant à moi, mon choix est fait : je ne suis pas de mon avis.

G. CADOUAL.

UNE FIN TRAGIQUE.

Une jeune femme, d'origine américaine et mariée à un gentilhomme français dont le nom est un des plus aimés de la société parisienne, vient de mourir au Japon, assassinée dans des conditions épouvantables.

Elle était jeune et jolie, adulée par tous, spirituelle, avec cet entraînement et cette grâce d'allure étrangère qui fait le succès des Américaines partout où

elles passent ; indépendante comme les Etats-Unis, inconséquente peut-être, se souciant fort peu du qu'en-dira-t-on, laissant parler les méchantes langues, et faisant à sa guise.

Entourée de galants, elle avait su fuir longtemps un engagement, elle se crée des inimitiés nombreuses.

Elle finit cependant, dit-on, par fixer son cœur d'oiseau sur un haut personnage de Yeddo.

Ce personnage, jaloux comme un jaguar, la faisait épier jour et nuit. A la première escapade, elle en avait été avertie, le féroce personnage était décidé à lui infliger le supplice réservé au Japon aux femmes infidèles. L'idée était bien japonaise d'appliquer à son profit une loi que le véritable mari pouvait seul invoquer.

Des amis dévoués la supplièrent de mettre un frein à ses façons d'être. Elle les accueillit toujours avec un éclat de rire et montrait à la place de peur, ses superbes dents qu'elle s'était bien gardée de noircir à la façon des femmes de là-bas.

— Je ne mourrai que de ma belle mort, lisait-elle, où je finirai moi-même mon existence le jour qui me conviendra.

La belle excentrique ne tenait aucun compte des avis réitérés qu'on ne cessait de lui prodiguer.

Un jour cependant elle fut assaillie dans la rue, à l'heure où le gaz n'était pas allumé,—car il y a le gaz à Yeddo. Elle ne dut son salut qu'à une fuite précipitée, pendant qu'un serviteur, qui la protégeait toujours dans ses excursions, recevait les blessures graves en la défendant.

On ramena ce modèle des domestiques à moitié mort dans sa maison.

Le lendemain elle recommença de plus belle, narguant la police du ministre, se moquant de la pusillanimité de ses amis qu'elle accusait de lâcheté.

Alors la jalouse du ministre ne connaît plus de bornes, il proféra tout hant des menaces de mort et de chatiment exemplaire.

Un français appartenant au monde diplomatique, redoutant pour elle la colère du ministre, alla la voir et l'objurgua de quitter la ville.

Elle ne voulut rien entendre.

Lorsque le 2 novembre, un soir qu'elle venait de rentrer chez elle et de se mettre au lit, deux Japonais masqués, tout comme des bravis de Venise, firent brusquement irruption dans sa chambre.

Ils se jetèrent sur le lit, la saisirent et la lièrent de cordes. Malgré ses cris, ils l'entraînèrent dans la cour de la maison et lui firent subir l'affreux supplice du carcan.

Le carcan, au Japon, se compose de deux lourdes et épaisses pièces de bois percées de trois trous d'inégalé taille, l'un pour la tête et les deux autres pour les mains.

En rapprochant ces deux pièces, le cou et les poignets sont écrasés petit à petit à l'aide d'écrous en fer. Cette terrible épreuve se fait avec lenteur. Au milieu des clamours de la victime, les os qui s'écrasent petit à petit produisent un bruit sourd et de chair qui craque. Ce supplice dure quelquefois une heure avant que la mort arrive pour faire cesser les horribles souffrances du patient. Le meilleur bourreau est celui qui sait prolonger l'agonie.

C'est ainsi qu'est morte celle que Paris a connue, il y a quelques années à peine, et qu'on avait surnommée la "belle comtesse" !

Nous venons d'en recevoir la nouvelle officielle.

FREDERIC GILBERT.